

A qui la fête ?

TANH *

“La fête est pour l’immigré un moment de crise”. Elle mesure la distance prise par rapport à la société d’origine et la distance parcourue au sein de la société d’accueil. C’est cette crise même cependant, qui peut susciter “l’envie de les assumer toutes les deux”.

Pour un immigré, la fête est redoutable. C’est à cette occasion qu’il ressent avec le plus d’acuité la distance qui le sépare et de sa culture d’accueil et de sa culture d’origine. C’est à cette occasion qu’il peut prendre conscience, d’une façon exacerbée et cruelle, à quel point sa situation est ambiguë et à quel point il est difficile — pour ne pas dire impossible — de résoudre cette étrange équation à deux inconnues.

L’équation à deux inconnues

En effet, si, dans la vie quotidienne, il peut composer avec les deux cultures, les associer, jouer avec elles et profiter de cette double présence, de cette bi-culturalité pour survivre et même pour dépasser la survie, au moment de la fête, presque inmanquablement, l’immigré est remis, quoi qu’il fasse et quoi qu’on fasse pour lui, à cette place inconfortable qu’est fondamentalement la sienne : partagé entre deux cultures (comme on pourrait se trouver entre deux chaises).

Pour un immigré, en effet, la fête, c’est toujours la fête des autres.

Si la culture d’accueil lui propose une de ses fêtes, l’immigré se sent absolument étranger. Non pas qu’on le rejette forcément. Il peut s’y sentir bien, il n’en reste pas moins l’invité. Cette fête-là n’est pas “son” fait, même s’il paraît l’avoir adoptée, même si, en échange, les autres l’ont adopté, lui. Par exemple, si un Asiatique fête, ou semble fêter, l’anniversaire de naissance, sa présence, polie, joyeuse, “festive” même, ne signifie pas qu’il ait

compris ni accepté le calendrier occidental, ni le système qu’on utilise en Occident pour déterminer son âge. En Asie, cet événement n’existe pas. Chacun a un an de plus à la fête du Nouvel An. C’est tout ! Il restera toujours quelque peu extérieur aux significations de la fête d’anniversaire, si simple et si courante ici.

Malgré tous ses efforts à lui, malgré tous ceux des accueillants, pour l’immigré, la fête renforce sa différence, son “étrangeté”. A plus forte raison quand les efforts de compréhension sont faibles ou inexistantes.

De l’autre côté, lorsque sa culture d’origine lui propose une de ses fêtes, il ne s’illusionne pas très longtemps. Il sait que, transplantée hors de leur contexte, elles n’auront jamais, pour lui, d’autre goût que celui des ersatz (1). Certes, il retrouve pour un moment des compatriotes, des rituels, une ambiance “comme là-bas”, mais à quel prix ! Au lieu de lui permettre de renouer avec ses origines, cette fête-là jette une lumière implacable sur la distance qui le sépare d’elles : il mesure, non pas ce qu’il a gagné, mais bien plutôt, tout ce qu’il a perdu !

La fête est pour l’immigré un moment de crise.

C’est que, dans la vie de tous les jours, les choix de chacun pourraient s’expliquer par les contraintes multiples auxquelles il est soumis. D’ailleurs, l’immigré, constamment mis en demeure de faire des options d’ordre culturel, trouve de très bonnes raisons pour expliquer sa conduite justement par ces contraintes. S’il abandonne quelque peu l’usage de la langue

* *Ecrivain, Conteur*

maternelle, par exemple, c'est parce qu'il faut qu'il comprenne ce qu'on lui dit et qu'il doit être compris. S'il pratique moins sa religion, c'est parce qu'il ne dispose pas de lieu de culte à proximité de son domicile. Etc, etc...

Mais la fête sort du quotidien. C'est un événement extra-ordinaire, où l'on est sensé agir différemment des contraintes habituelles. Fête ritualisée ou fête spontanée, il n'y a plus lieu de trouver des raisons ou des prétextes pour choisir : de quelle culture est-on ? La fête échappe à la casuistique : ou bien on l'adopte, cette culture d'accueil, ou bien on la rejette, ; et, en corollaire, ou bien on la rejette, sa culture d'origine, ou bien, on est encore "complètement dedans". On ne peut pas ne pas choisir, ni biaiser. Avec la fête, c'est la culture, dans sa massive totalité, qui manifeste ses exigences. Pour elle-même.

Dévoilements

En effet, ce qui rend la fête si irréductible, c'est sa spécificité culturelle. D'une culture à l'autre, on peut fêter un même genre d'événement (le retour du printemps par exemple), on le fait rarement — pour ne pas dire jamais — de la même façon. C'est que la fête est le fait culturel extrême : l'événement festif en lui-même n'est que le sommet d'une pyramide de faits culturels, de traditions, de croyances, d'habitudes labyrinthiques, en somme, la partie visible d'un iceberg. Il est impossible de déplacer ce genre de montagne, de transplanter telle quelle cette pyramide : on ne garde que la partie la plus spectaculaire, sans doute la moins authentique. Et de l'autre côté, comment participer pleinement à un événement, quand on ne le vit pas du dedans ? On n'en goûte que le plus superficiel.

Déjà quand on est dans sa culture, on peut se sentir rejeté de la fête, si on n'entre pas dans le cadre qu'elle fixe à tous (2). La marginalisation est encore plus forte pour ceux qui ne sont pas de la même culture. La

fête impose un cadre culturel très strict avec lequel on ne peut pas négocier.

L'immigré n'est donc jamais à la fête, parce que, d'un côté comme de l'autre, ce n'est jamais "sa" fête. Alors, il fait avec.

Il fait avec, parce que les fêtes existent. Certes, il n'est pas obligé d'y aller, mais avec les fêtes, en général, dans cette ambiance un peu superficielle, on peut expérimenter des façons d'être et de penser

avec les fêtes, on peut expérimenter des façons d'être et de penser plus profondes, plus secrètes et plus justes que ce qui est perceptible avec les faits quotidiens.

plus profondes, plus secrètes et plus justes que ce qui est perceptible avec les faits quotidiens englués dans l'urgence. Les uns et les autres peuvent apparaître, dans des situations exceptionnelles telles que sont les fêtes, sous un jour bien plus riche qu'on ne le soupçonnait : telle personne devient, même pour un soir, un véritable personnage. Et ce personnage n'est pas moins vrai que la personne. J'oserai dire même : plus authentique, quelquefois (3).

En effet, l'immigration a souvent obligé des gens à se déqualifier, pour survivre. Avec la fête, il n'est plus question de ce quotidien où ces gens étaient forcés de se falsifier. La fête étant très liée à la mémoire individuelle et à la mémoire collective, chacun a l'occasion de prendre une autre dimension, une dimension, pour ainsi dire, mythique. Voilà que des princes et des princesses renaissent, abandonnant les oripeaux que la vie leur a jetés sur les épaules !

D'ailleurs, l'immigré qui va dans une fête de la culture d'accueil se trouve également en prise avec une autre réalité : il y a, là aussi, une redistribution des rôles ; les valeurs économiques n'ayant plus cours, les gens apparaissent sous un autre jour, peut-être plus vrai que ce que le quotidien a fait d'eux. Voilà qu'eux aussi redevien-

nent des seigneurs, des gentes dames, et non plus seulement de simples agents économiques. Et l'immigré voit que pour les gens d'ici aussi, la mémoire est fragile et que les raisons d'être des événements culturels, et des fêtes en particulier, glissent peu à peu dans l'oubli. En effet, qu'est devenue la fête de Noël aujourd'hui, par rapport à ce qu'elle était et à sa signification première ? Et l'immigré, devant un spectacle de danses folkloriques, peut sourire, à son tour, lorsqu'il voit que les gens d'ici aussi, éprouvent quelques difficultés à se définir culturellement.

Car, pour les gens d'ici aussi, la fête fait peur : elle leur révèle que toute culture est menacée, la leur comme celle des autres.

Et la crise dont il était question plus haut, née de la prise de conscience de l'implacable ambiguïté, cette crise si redoutable, peut être extrêmement positive pour l'immigré : en lui révélant la distance qui le sépare des deux cultures, elle peut susciter en lui l'envie de les assumer toutes les deux.

L'envie ou la rage. C'est selon. ■

(1) si tant est qu'elles sont fêtées !

(2) C'est la situation que peuvent connaître, par exemple, certains parents divorcés à la fête de Noël, qui reste la fête de la Famille.

(3) J'ai en tête l'exemple d'un garçon-coiffeur qui devient, lors d'une fête du Nouvel An, une vraie vedette, chanteur, acteur, mime, animateur... qui devient ce qu'il est vraiment, pourrais-je dire.